

Heureux amants que mon coeur envie...

Jacques Folch-Ribas

Volume 23, numéro 6 (138), novembre–décembre 1981

Haïr la France?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1981). Heureux amants que mon coeur envie... *Liberté*, 23(6), 41–48.

Heureux amants, que mon cœur envie . . .

JACQUES FOLCH-RIBAS

Je ne suis ni du Québec ni de France. Comme disent les ethnologues, je n'en ai pas une goutte, du moins : à ce que j'en sais. Aïe . . . On conviendra que j'aurais mauvaise grâce à me mêler de ce que je crois être une querelle de famille (aussi, et surtout). Mais enfin, on voudra bien m'accorder un mince mérite, au moins : celui du regard sans indulgence, donc avec le plus grand amour. C'est pourquoi il m'est venu le goût de jeter, moi aussi, sur le papier, quelques notes de critique amusée.

Car ils m'amuse, tous les deux, ce Québécois et ce Français. Couple incestueux, bien sûr, querelleur et amant, dont on peut suivre en plus de quatre siècles, si on a le goût de l'Histoire, le faux ménage que vient troubler, régulièrement, la troisième personne du vaudeville : l'Amérique (je veux dire le continent, pas seulement les USA). Le couple se fait, se défait, l'un s'absente et puis revient, on s'offre des cadeaux et des gages, on s'engueule et on recommence . . . On peut suivre aussi, si l'on en tient pour la médecine et les maladies psycho-somatiques (et le stress), les ravages quotidiens d'une liaison dangereuse. C'est intéressant. Je le dis sans aucun mépris.

Parlons de lui, d'abord. C'est-à-dire d'ici.

Je crois que tout tient à un sentiment morbide que je nomme le *regret de l'abandon*, que tout le monde connaît, dont on a tant parlé et qui s'est lentement transformé en phobie.

C'est drôle : comme si les Provençaux, les Occitans, les Catalans, les Ibères, en voulaient aux Grecs de les avoir lâchement abandonnés (ce qui est vrai), puis aux Romains (ce qui est encore vrai) en leur laissant une langue, des us, des habitudes de vie, bref : tous les éléments d'un peuple. La comparaison me semble valable, malgré le nombre de siècles différent, puisque au lieu de se calmer, le *regret de l'abandon* ne fait ici qu'augmenter. Je veux dire subrepticement.

J'ai cru voir à ce regret plusieurs raisons, comme tout le monde. L'une — importante — est d'ordre clérical et c'est le regret des clercs qui vient de plusieurs sources. D'abord l'échec de la première colonisation évangélique. Pour résumer très sommairement : Jésuites contre Récollets, le Roy s'en fout, Colbert s'en sert, le temps passe, et la France, pour un clerc « canadien » du XVII^e et du début du XVIII^e, c'est le *Civil*, contre le religieux. Le religieux est ici, la France s'efforce d'y amener le civil. Cela embête les clercs, oh tristesse !

Ensuite, la Révolution française. On ne dit guère ses apports négatifs, et qu'elle a suscité surtout la réaction organisée, un peu partout dans le monde. Mais passons. Pour aller vite, disons : grande horreur pour les privilégiés, grande tristesse pour un religieux du Canada.

Puis, la séparation de l'Église et de l'État. La tristesse cette fois se fait hargneuse. On se souvient de la

loi Combes. Ses effets, ici, furent dévastateurs. Un clerc canadien, à partir de là, c'est un ennemi de la France (j'évite les nuances, il est vrai qu'il n'y en avait pas beaucoup non plus).

Or, l'influence du clergé sur la pensée québécoise (ex-canadienne) n'est plus à démontrer. Elle est énorme. Pendant trois siècles (de 1650 à 1950, grosso modo) le clergé a été la conscience politique du Québec. Il n'y a que trente ans, ce qui n'est rien, que c'est fini. Mais il reste trois siècles à combattre, ce qui est beaucoup . . . Je me dis souvent que derrière toute phobie de la France (fût-elle un simple agacement devant la vue d'un bidet, instrument de torture dérisoire, obscène et ridicule, ou fût-elle toute autre moquerie banale), derrière tout cela se trouvent trois siècles de cléricanisme ; retrograde, obscène, passéiste, impérialiste . . . et nostalgique d'une société de classes. Fût-ce, encore une fois, chez un anti-clérical québécois de la plus belle eau. Faut-il démontrer qu'on est aussi le produit de ses inconscients religieux ? Je ne le crois pas.

Une autre raison à ce *regret de l'abandon* — importante aussi — me semble être l'idéologie de progrès. Je m'explique. Je crois que tout prédispose le caractère québécois (ex-canadien) à l'évolution vers la gauche. Un fond gaulois. Un fond populiste. Un fond paysan et ouvrier. Frondeur, revendicatif. Une grande préoccupation de justice sociale. Ce sont des qualités canadiennes-françaises, québécoises. Or, l'histoire et la géographie veulent, par hasard, que jamais au grand jamais n'ait pu s'épanouir ici l'idéal même vague de la Révolution française. Ni les *lumières*, ni les idéaux du XIX^e et XX^e siècles, ni le *nationalisme*, ni le

romantisme, ni la *Commune*, ni le *radicalisme*, ni le *socialisme*, ni le *marxisme*.

Il me paraît normal que cette sorte de frustration, que j'appellerai avec d'autres « l'impossible Amérique de gauche » ait été un regret lancinant. Celui de Papineau, si l'on veut, qui se serait inconsciemment cristallisé. Regret transformé, sublimé, en phobie de la France et des Français qui, eux, auraient eu la chance historique et géographique d'aller « dans le sens de leurs prédispositions » ? . . . Mouais.

Dès lors, le recours aux States s'explique, me semble-t-il. Vers quoi se tourner, dans ces conditions, sinon vers le progrès représenté en Amérique par le voisin du Sud ?

Il est drôle (encore !) de remarquer méchamment qu'on n'accepterait aucunement de vivre sa vie à Springfield (Mass, Fla, Tenn, il y a un Springfield dans chaque État). On reviendrait dare-dare au Québec, et les plus grands admirateurs seraient les premiers rentrés. Mais tant pis, on *dit comme si*. On trouve de profondes qualités aux States, ou en glose. On a cependant la possibilité de revenir. On a un *recours au pays*. Comme les Français, émigrés, qui savent pouvoir repartir : ils sont toujours Français . . .

Cela me rappelle ce polytechnicien qui, dans un sursaut de populisme, était allé travailler comme ouvrier chez Renault, aux années cinquante. Et son contremaître lui avait dit : « Oui, mais la différence entre toi et nous c'est que le jour où tu en auras marre, tu seras encore polytechnicien. T'as une fuite, mon gars ! ». Cela me rappelle aussi ce beau français, créé par le dessinateur Cabu, et qui se disait « pas raciste » — Donnerais-tu ta fille à épouser à un

noir ? lui dit quelqu'un. Words, words, words . . . Mais encore une fois explicables. L'acné franco-phobique donne des boutons américains, tout peints de stars and stripes.

Enfin, troisième raison au *regret de l'abandon*, il y a la langue. Ah, celle-là ! Aquin disait un jour aux Goncourt, ici à Montréal : « Le français nous sépare » . . . Eh oui. Voilà deux peuples totalement différents et de même langue. C'est trop connu que, lorsqu'il s'agit d'entités complexes, cela ne marche jamais très bien, l'amour, en ces cas-là, pour qu'on s'attarde trop à le démontrer. On se contentera de citer les pays d'Amérique du Sud et l'Espagne (ce n'est pas l'amour !), la Suisse, le Luxembourg, et la France, et le Sénégal . . . On citera l'Angleterre et l'Irlande, si besoin est. On pourrait gloser longtemps. Qu'il suffise de poser l'équation : la *patrie c'est la langue*, et de lui comparer l'état de choses : il y a au Québec une autre géographie, une autre histoire, d'autres us, d'autres aspirations. On verra que c'est la quadrature du cercle. Cela ne se peut pas. Alors, on essaie de faire avec. La langue se « déplace » pour s'adapter aux lieux, elle se fite, certains disent pas assez vite, d'autres disent hélas on se créolise . . . Un pays à faire, c'est dur. Il paraît qu'il faut un petit millénaire !

Je disais que tout cela m'amuse ? Je suis méchant, car cela me navre en vérité. Mais quoi, il vaut mieux rire, même jaune. Je ne vois pas de solution. Peut-être faudrait-il une génération qui s'en fiche, comme au Mexique, une génération qui a réussi son analyse psychologique de façon spectaculaire, depuis la guerre. C'est-à-dire une génération d'ignorance (l'ignorance m'a souvent semblé un efficace recours, je le note en passant). Une génération d'ignorance de l'histoire,

de la religion et des idéologies ? Difficile. Une sorte de nouveau départ à partir de *rien* ? Autrement, ce ne peut être que le regret de l'abandon, qui est naturellement le regret des origines. Avec lui, on fait de beaux poèmes si on s'appelle Milton et qu'on est, comme lui, un poète aveugle. Pour le moment, nous sommes des poètes aveugles qui ne trouvent aux nourritures terrestres que le goût fade de l'amour frustré.

Je suis persuadé de l'existence d'une mémoire génétique. À l'âge de dix ans, un Québécois de langue française *sait*. Il sait tout. J'en ai des témoignages par dizaines, dont certains indiscutables, de gens de ma propre famille d'adoption, J'entends bien : un enfant élevé tant soit peu dans un milieu moyen, sans rien de particulier, sans grand contact avec l'apprentissage de l'histoire, Un petit Québécois de dix ans. Il sait. Il englobe dans sa crainte — que je crois génétique — tous les pouvoirs qu'il soupçonne : le pouvoir religieux, le pouvoir politique, le pouvoir linguistique. Les clercs, les chefs, les Anglais. *Et les Français*. Là me semble résider la différence : dans ce sentiment, cette certitude profonde d'un pays improbable, impossible, anormal. Sentiment et certitude que n'ont pas d'autres enfants de beaucoup d'autres pays, où le regret lancinant ne fait aucunement partie du patrimoine génétique.

Quel petit Français se soucie de son origine ! Si ce n'est pour rigoler avec Astérix.

Ceci m'amène à parler d'elle, à son tour : Madame la France . . .

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ? Elle est heureuse, la France. Terrible question pour un Qué-

bécois : comment peut-on être Français et n'avoir pas de regrets ? . . . Et pourtant, et pourtant, vu de France, le Canada (et le Québec) prennent soudain des couleurs d'échec. J'appellerai ça, avec d'autres, « l'impossible Amérique ». Le même échec pour l'Espagne, le même pour l'Angleterre, le même pour le Portugal. Vue d'Europe, la réussite de l'Amérique est un désastre cuisant. Qu'on imagine.

Un continent vierge, où le premier cheval espagnol, au Mexique, date de Cortès et le premier cheval français, à Québec, de 1647 . . . (ce n'est pas qu'une image). Où le premier Européen, au sud comme au nord, dès l'instant qu'il met le pied en terre neuve, ne reconnaît plus les siens, et devient autre, et vomit ses origines ! L'Amérique a été faite *contre* l'Europe. L'Europe n'y avait rien à faire. Cela n'a pas changé. Or, et c'est là l'important, l'Europe voulait l'Amérique, et la veut encore. Sa blessure de n'avoir pas pu ne se cicatrise pas, elle se ravive chaque jour. C'est un continent perdu (encore Milton), mais *d'avoir été trouvé*. Un Français au Canada c'est un Français perdu. Et le métropolitain de France rêve en ces termes : « Il en a eu de la chance, celui-là ! À lui les espaces, la liberté, les cordons ombilicaux coupés, l'Éden de l'Ouest ! Sous-entendu : mais pourquoi bon dieu n'avons-nous point gardé l'Amérique ! »

Or, l'aurait-il gardée son Amérique, le Français, que ça n'aurait pas marché davantage. S'il réfléchit un peu, il le sent bien. Trop loin, trop grand, trop vide. Ceux qui l'ont prise, et gardée (les Canadiens, Québécois, pour nous limiter à notre sujet) ce sont des Français qui ont réussi le rêve américain. « Ah les vaches ! C'est pas vrai ! » se dit le Français, me semble-t-il, même s'il ne l'avoue que difficilement, après

un bon repas . . . Le ressentiment, larvé certes, est celui de l'échec d'un rêve trop grand pour la panse européenne. L'échec de « l'impossible Amérique » dans l'esprit de chaque Français. Qu'on ne s'étonne donc pas du regard moqueur, des critiques, et de l'expression des supériorités du vieux continent : c'est une teinte d'envie. Et ce n'est que de l'envie.

Ainsi je crois que les deux partenaires du couple s'échangent leurs impuissances. Sans fin, en saccades qui suivent le mouvement de l'Histoire. Et avec un très grand amour. Sinon, ce serait quoi, l'amour, être deux dans un seul ? Cette fois, vous me feriez rire vraiment.